

« La violence, ça vient de la peur »

Florence Guignard

Lisbonne SEPEA 22 octobre 2016.

Introduction

Lorsque Teresa Florès m'a demandé de participer au programme de ces Journées SEPEA à Lisbonne, j'avais déjà mon content de travail pour l'automne 2016 et bien au-delà. Nous étions à la fin du mois de juillet...

Et puis, il y eut l'annonce, dans ma maison, au journal télévisé, d'un nouvel épisode de cette violence que l'on nomme « gratuite » et qui ne l'est pourtant vraiment pas pour ceux qui le paient de leur vie innocente : à Munich, un forcené tire dans la foule et tue plusieurs personnes. La consternation s'installe parmi ceux, famille et amis, qui s'apprêtaient à partager un dîner convivial. À la télévision, le commentateur se perd en conjectures pour savoir s'il s'agit ou non d'un acte terroriste.

Soudain, dans le silence devenu pesant, une voix d'enfant s'élève, claire et émue à la fois : « La violence, ça vient de la peur... »

Mitia, huit ans, est parisien et a déjà vécu les bouleversements qui ont suivi la tuerie de Charlie Hebdo le 7 janvier 2015, ainsi que ceux du 13 novembre 2015, qui se sont passés plus directement dans son quartier et ont entraîné une inquiétude pour son père, alors en train de travailler dans un lieu qui fut momentanément coupé de toute communication.

Une heure après le dîner, je répondais à Teresa que, oui, j'acceptais de participer à ces Journées SEPEA de Lisbonne sur la violence, et je donnais le titre de ma conférence : « La violence, ça vient de la peur ». Elle m'a immédiatement écrit qu'elle souhaitait être l'une de mes deux discutantes, ce qui me fit le plus grand plaisir.

« La violence, ça vient de la peur » ... Ce qui m'a impressionnée, c'est ce que cette remarque impliquait chez cet enfant, de capacité à regarder en face une situation dont je compris alors qu'il la considérait comme son quotidien et son avenir.

Au-delà de l'émotion et de l'inquiétude pour cet avenir de mon petit-fils, je fus confirmée ce soir-là dans le bien-fondé de mon effort pour tenter de comprendre et d'accompagner

de ma pensée de psychanalyste ce monde dans lequel il était destiné à passer son existence.

Et me voici, à Lisbonne, ville particulièrement chère à mon cœur, puisque, dans les années 80, j'y suis venue régulièrement, plusieurs fois par année durant plus de quatre ans, dans le but de créer, à la demande de mon ami disparu, Pedro Luzès, et avec l'aide de trois autres membres titulaires de la SPP et de l'APF, Annie Anzieu, Didier Houzel et Jean Bégoïn, la première formation en psychanalyse de l'Enfant et de l'Adolescent de la première Société Portugaise de Psychanalyse.

M'y voici revenue aujourd'hui, avec Sesto Marcello Passone, ami de longue date, compagnon de la SEPEA, avec qui je partage un même intérêt pour les développements contemporains de la psychanalyse post-bionienne, notamment italienne – comme lui ! - et une même détermination à transmettre notre expérience aux jeunes générations dans toute l'Europe, en dépit de la vague d'opposition, voire de haine, que rencontre aujourd'hui notre discipline dans la société contemporaine – une autre forme de violence...

M'y voici avec mes deux collègues et amies, Teresa Florès et Béatrice Ithier, avec qui je partage le privilège de réfléchir à l'organisation de telles Journées de la SEPEA en Europe, ce qui ne peut que me réjouir, puisqu'Annie Anzieu et moi l'avons voulue profondément européenne, cette Société Européenne pour la Psychanalyse de l'Enfant et de l'Adolescent ! Ici aussi, l'enjeu est d'autant plus important que, depuis sa création il y a vingt-et-un ans, la SEPEA a vu ses espoirs d'intégration dans un système EUROPÉEN de formation analytique fondre comme neige au soleil, au sein d'une Europe devenue bien mercantile au regard des idéaux de ses fondateurs...

Enfin, *last, not least*, j'ai eu le grand plaisir de recevoir un courriel de Viviane Chetrit-Vatine, qui m'a fait l'honneur de demander à être, elle aussi, ma discutante : Quand on connaît ses travaux, quand on sait dans quel quotidien elle continue à pratiquer notre belle et difficile profession, un quotidien fait de violence, mais aussi de détermination à garder l'espoir et l'idéal d'un monde meilleur, c'est un *challenge* que j'ai accepté avec émotion et non sans une certaine crainte, bien justifiée : tu as bien davantage de compétences que moi, ma chère Viviane, pour traiter le sujet de ces Journées. Je te remercie donc d'avance de ta contribution, que j'attends, comme celle de Teresa, avec un très grand intérêt.

La peur

Ce que je vais tenter de développer maintenant n'aborde évidemment qu'un aspect de cet immense thème proposé par ces Journées. J'ai choisi de suivre le fil proposé par Mitia – « la violence, ça vient de la peur » – et de réfléchir avec vous comment « tenir ensemble » ces deux termes, dans cette direction de causalité – et non l'inverse, si banale : « la peur, ça vient de la violence ». Je vais tenter d'explorer ce que cela exige de nous sur le plan de notre économie psychique et quel travail psychique cela nous invite à effectuer.

La *peur* n'est pas un concept métapsychologique. C'est un terme simple de la langue courante des francophones. Il sert en quelque sorte de terme générique dont les substantifs *frayeur*, *effroi* et *terreur* donnent des nuances plus précises et plus fortes à la fois. Le terme *d'angoisse* est moins usité au quotidien et, pour nous psychanalystes, immédiatement connoté par l'étude psychopathologique qu'en a fait Freud. Il est d'autant plus cocasse de trouver ce terme dans la plus récente des traductions des œuvres de Freud, où l'on fait dire au Petit Hans : « J'ai l'angoisse » ...

Pour être un tant soit peu européenne, j'ai activé mon dictionnaire en ligne. Celui-ci m'a bien vite appris que, si l'italien *avere paura* navigue de conserve avec le français *avoir peur*, le portugais prend ses distances avec *ter medo*, et l'espagnol avec *tener miedo* : on ne fait pas qu'avoir la peur, on la tient ! Mais ne disait-on pas, en français d'autrefois, *la peur me tient* ? L'allemand – sans surprise – répercute l'angoisse freudienne avec *Angst haben*, mais ajoute un verbe qui « tire » vers la frayeur : *fürchten* ; l'anglais reprend ce dernier terme et parle de *to fear*, mais y ajoute, là aussi, deux formes passives intéressantes : *to be afraid* et *to be scared* – ce dernier terme étant formé sur l'allemand *Schreck*, l'effroi.

Il ressort de ce rapide survol que la peur est une émotion que tout le monde peut partager, même si une certaine mentalité phallique tente de dénier son universalité : « même pas peur » ! disent souvent les enfants... Mais surtout, la source de cette émotion n'est pas désignée, comme si elle pouvait être aussi bien externe qu'interne, active - *ter medo* - que passive – *to be afraid*. Comme il en est de l'angoisse-signal freudienne, rien ne suggère que la peur soit une émotion strictement liée à une pathologie psychique. Sa localisation métaphorique désigne nos entrailles – la peur au ventre – et peut-être n'est-ce pas innocent.

Arrêtons-nous un instant sur le travail psychique que cet enfant de huit ans a dû effectuer pour parvenir à exprimer une telle remarque. Tandis que les médias cherchaient fiévreusement à savoir s'il s'agissait de l'acte d'un terroriste ou, « simplement », celui d'un déséquilibré, lui, l'enfant, est entré directement en contact avec ce qu'il ressentait : la peur – qu'il avait notamment connue lors des attentats du 13

novembre -, et probablement aussi avec une certaine colère (violence ?) contre ceux qui venaient ainsi saccager ce que son entourage et lui-même se donnent tant de mal pour construire dans le quartier où il réside et où les enfants de type caucasien sont en passe de devenir une minorité dans les écoles primaires de son arrondissement : un mode de vivre le quotidien ensemble, et en paix.

Comme tous les enfants depuis toujours, cet enfant-là connaît l'angoisse liée à ses fantasmes oedipiens ; comme tous les enfants depuis très longtemps, il a frissonné de peur en découvrant les contes et les mythes, en écoutant des histoires d'ogres et de sorcières, même si, comme tous les enfants de sa génération, il joue sur Internet à des jeux de combats qui impliquent la disparition de personnages virtuels, après s'être amusé, quand il était plus petit, avec d'horribles créatures faites de matières bizarres, qui nous feraient plutôt frissonner nous, ses aînés ! Toutefois, ces peurs-là sont le produit d'un mélange pulsionnel dominé par la libido, qui module et *personnalise* les récits et les figurations, de façon telle que l'on peut prendre un tant soit peu de distance avec le mal, l'horreur, la mort.

Mais le travail psychique de cet enfant ne s'est pas arrêté là : il a pu reconnaître une communauté d'émotion entre lui et le tueur : *la peur*. Cette ouverture psychique à ce qui est commun à soi et à l'autre, l'étranger, le possiblement dangereux, c'est exactement ce qui permet d'accueillir cet autre, en lui signifiant qu'il est notre semblable. C'est exactement ce qui permet aux races et aux racines de s'entremêler dans un terreau commun : celui d'une époque et d'un lieu que l'on partage.

L'enfant n'a pas nié sa peur ; il en a fait une expérience de pensée qui lui a permis de comprendre que même les monstres ont des émotions en commun avec nous, et qu'ils peuvent avoir peur.

Mais la question reste entière, du devenir de cette belle capacité d'identification. On pense évidemment et immédiatement à l'identification à l'agresseur, décrite par Anna Freud, et comprise par Mélanie Klein parmi les différentes variétés de projection identificatoire.

D'ailleurs, du même coup, ce n'est pas seulement la peur que l'enfant reconnaît implicitement avoir en commun avec le tueur. C'est aussi la violence – issue de la peur – qui se trouve alors contenue dans un mouvement d'appropriation, reconnue comme quelque chose qui fait partie de lui, comme elle fait partie de l'autre, l'étranger, le tueur d'innocents.

La violence

Si l'on examine alors cette violence issue de la peur, on en perçoit d'emblée le caractère effractif, qui place les victimes dans une position féminine : dans la stratégie des semeurs de violence, le viol n'est jamais très loin : viol des corps, viol des pensées, mais aussi viol de la loi collective, viol des institutions, viol de la culture, de la communauté, de l'ethnie, bref, viol du monde auquel appartiennent les victimes – mais aussi, *in fine*, les violeurs.

La violence n'est pas non plus un terme métapsychologique. Donald Meltzer l'utilise néanmoins en l'associant à ce qu'il nomme « *l'appréhension de la beauté* ». Il importe de conserver toute la polysémie de ce terme d'*appréhension*. En effet, il y a quelque chose de violent dans la beauté, et on peut *appréhender* de la rencontrer, car elle nous secoue et nous bouleverse. Dans son ouvrage éponyme (1988), Donald Meltzer part de sa mise en forme du concept de « conflit esthétique » à la naissance, pour proposer l'idée que la beauté du monde effracte l'univers du fœtus devenu soudain nouveau-né, et met en route son activité psychique pour tenter de *lier* les traces mnésiques qu'il conserve de sa vie intra-utérine avec son éblouissement quasi *traumatique* face à la découverte du monde extérieur et du regard de sa mère (on retrouve Rank... et Freud dans une certaine mesure et à un certain moment de sa pensée).

Poursuivant sa réflexion, Meltzer va, dans ce même ouvrage, proposer une clinique de la violence intrusive que peut susciter la perception de *l'espace d'intimité* d'un individu, *a fortiori* celui d'un couple. Certes, on sait depuis très longtemps que la scène primitive suscite des affects intenses. L'originalité de Meltzer vient de ce qu'il convoque ici une dimension esthétique, donc qualitative, à cette scène primitive, réintroduisant ainsi dans la conflictualité, la dimension « verticale » de l'Idéal du Moi.

Il faut souligner l'aspect novateur, dans les années 90, de ce fil de pensée de Meltzer sur *le qualitatif en psychanalyse*. Or, c'est bien cette dimension qui, actuellement, constitue le terrain d'investigation le plus important dans notre discipline. Ce bouleversement lié à la dimension qualitative de l'expérience de la beauté du monde a tout particulièrement résonné en moi lorsque j'ai imaginé l'écriture de ma contribution d'aujourd'hui.

Le meurtre de l'intériorité

Lorsqu'on lit « 2084. La fin du monde » de Boualem Sansal (Gallimard 2015), on entre en contact avec une détermination inhumaine de détruire toute la beauté du monde, en même temps que son histoire - sa mémoire – et sa géographie – il n'y a plus ni lieux ni frontières. Et l'on peut comprendre que c'est la beauté du monde qui fait peur à ceux qui ne peuvent pas, ou ne savent pas la partager.

Bion a souligné le fait que *le signe* est un système de notation adéquat pour bon nombre de *réalités extérieures*, alors que *le symbole* permet d'approcher la *réalité intérieure*. Du côté du signe, il plaçait notamment les mathématiques, à quoi l'on pourrait ajouter aujourd'hui le monde du virtuel et son développement époustouflant. Du côté du monde du symbole, on trouve l'art, la philosophie et, évidemment, la psychanalyse.

En renversant le lien de causalité qui relie habituellement la peur à la violence, la remarque de notre petit philosophe de huit ans ouvre une perspective nouvelle : se pourrait-il que la violence sociale, à toutes les époques et dans tous les lieux, soit, pour une bonne part, l'expression d'une intolérance à la beauté du monde ?

Avoir comme projet de vie un projet de mort, tuer ceux qui sont heureux de vivre parce qu'ils ne croient pas à la valeur de la mort – et dans ce sens, ce sont en effet des *mécréants* - c'est attaquer la beauté de la vie qui nous est donnée en partage, ainsi que l'amour de l'homme et de la femme dont nous sommes issus et qui nous l'ont transmise.

Si l'on voulait considérer ce projet macabre sous l'angle d'un fantasme d'auto-engendrement, il faudrait préciser que ce qui est engendré est une collectivité de la mort anonyme, non une dynastie de vie individuelle et communautaire.

Détruire des œuvres d'art et des ouvrages d'art, témoins de la diversité des compétences et des cultures d'une seule et même espèce – la nôtre – c'est montrer combien la créativité dérange, fait peur, bouleverse violemment nos habitudes.

Ce n'est pas un hasard si tous les régimes totalitaires ont laissé derrière eux des constructions aussi laides. Il n'y a rien d'économique dans la laideur. On peut construire beau ou laid avec le même budget. C'est une question d'amour de la vie, c'est donc beaucoup plus essentiel. En effet, aucune compensation matérielle ne guérira cette peur haineuse et envieuse de la beauté du monde chez ceux qui préfèrent mourir plutôt que d'y être confrontés.

Ainsi, le motif de la violence serait d'effracter le monde interne, le monde intime, dans le but de tuer dans l'oeuf la beauté de ce potentiel de vie que représente *l'intériorité*.

Envie et groupalité

Chaque époque de mutation a connu ses « escadrons de la mort ». C'est la dimension groupale qui constitue, en effet, le ciment nécessaire pour maintenir, chez chacun des individus qui composent un groupe, cette force de haine contre la vie, la créativité, la scène originaire et, évidemment, la capacité de penser.

Il suffit de rappeler que, dans sa théorie psychanalytique de la pensée, Bion considère que les assomptions de base (attaque/fuite, couplage et dépendance) qui régissent le fonctionnement spontané d'un groupe humain ne font pas partie de l'activité de pensée ; il s'agit d'un fonctionnement *proto-mental* basé sur des préjugés, favorisant la dimension grégaire du groupe à partir du « noyau agglutiné » (Bleger) de chacun de ses membres, et écartant leurs capacités de jugement.

L'envie (Guignard F. 1996) – dans le sens que lui a donné M. Klein, de « pure culture d'instinct de mort » - surgit une comme défense élémentaire, proto-mentale elle aussi, chez tout individu confronté au conflit esthétique. La dépendance absolue éprouvée par le nouveau-né à l'égard d'une mère « énigmatique » (Laplanche), dont « il ne sait pas si elle est sa Béatrice ou sa Belle Dame sans Merci » (Meltzer) a de quoi susciter une peur panique chez lui – peur qu'il ressentira évidemment dans son système digestif – la peur au ventre.

Seul un contenant adéquat donné par la *capacité de rêverie* d'une mère *suffisamment bonne* va lui permettre de « digérer » petit à petit cette peur – et c'est vrai qu'il y a là *traumatisme de la naissance* – et de constituer progressivement une *intériorité* et une capacité de penser dans un processus de projection identificatoire mutuel « bien tempéré » avec la mère.

Mais on peut aussi considérer qu'un trouble dans cet *accordage* (Dan Stern) suscite un accroissement violent de l'*envie* chez ce nouveau-né, qui se met à vouloir détruire ce sein dont il dépend, pour faire cesser cette insupportable dépendance.

Or, il existera toujours des situations qui favorisent la régression d'un sujet, et donc, la réutilisation d'une palette de défenses entre temps abandonnées, du moins par les aspects névrotico-normaux de la personnalité. Se retrouver en groupe constitue une situation aussi banale qu'efficace pour éviter de penser et s'en remettre à des préjugés de base. Preuve en soit qu'il suffit, dans un groupe, d'exprimer son admiration pour une œuvre artistique ou un geste de générosité, puis d'observer le déroulement des réactions du groupe. Au bout de cinq minutes, l'œuvre d'art ou l'événement généreux aura été mis en pièces au moyen de critiques plus ou moins perfides et généralement peu fondées. Suscitée inconsciemment par la peur de l'espace ouvert par la beauté, l'*envie* arrive en renfort, afin de tailler en pièces ce qui dérange le monde du déjà connu.

Rappelons que l'*envieux* utilise tous les moyens à sa disposition, y compris sa propre destruction, pour détruire les capacités d'amour de son objet, et sa créativité, dont il se sait lui-même dépourvu, même s'il bénéficie personnellement de ces capacités. Victor Hugo a écrit sur ce thème des pages impressionnantes dans *L'Homme qui rit*.

Cohérence identitaire, Idéal du Moi et Moi Idéal

Le beau dérange. Il décloisonne les clivages qui supportent notre cohérence identitaire, notre sentiment de continuité d'être, de *going on being* comme le décrivait Winnicott. Il faut une certaine confiance dans notre relation à la beauté du monde, pour accueillir celle-ci comme une occasion de nous développer plutôt que comme une menace de déstabilisation : après tout, on ne peut voler en parapente sans quitter la terre ferme !

Lorsque, face à la beauté, la peur prend la place de l'admiration et de l'élation, l'ébranlement identitaire éprouvé par le sujet ne lui procure pas une occasion d'agrandir l'éventail de ses expériences ; il est vécu comme une entaille insupportable faite à son narcissisme omnipotent et omniscient, une entaille qui met gravement en danger sa cohérence identitaire et le pousse à la violence destructrice. La pente est alors glissante pour une régression de l'Idéal du Moi - ouvert sur la créativité et le respect de la diversité - vers le Moi Idéal – refermé sur une fusion Moi/objet omnipotente et tautologique (voir à ce sujet Kaës 2016 et Delumeau 1974).

Le Moi Idéal ne reconnaît aucun tiers, sauf sous la forme bi-face du messie/bouc émissaire (René Girard). Pris en otage dans une idéalisation mutuelle, l'objet ne peut exercer sa capacité de rêverie – à composante œdipienne, triangulée par définition – sous peine d'être rejeté sans pitié comme traître à la cause, et suppôt satanique du mauvais objet persécutoire.

Or, le Moi Idéal a pour lui la force des défenses primaires de l'organisation psychique. Il ne se contente pas de nier, il dénie, rejette et forclôt ce qui vient troubler sa vision myope du monde. Il ne refoule pas, il clive et efface de son horizon ce qui pourrait gêner sa cohérence étriquée. N'ayant pas voulu – ou pas pu – accepter de se soumettre au principe de réalité, agent central de l'accès à la position dépressive et à la triangulation œdipienne, il se barricade dans la peur du changement, et utilise la projection identificatoire, non pour comprendre davantage le monde qui l'entoure, mais pour expulser dans celui-ci ce qui pourrait déranger son illusion omnipotente d'immuabilité omnisciente.

C'est à ce point que la situation réelle devient très dangereuse. En effet, toute tentative de rapprochement, toute manifestation d'accueil et de contenance d'un individu régi par un tel Moi Idéal va se voir reçue par lui comme une menace, et engendrer de la peur, donc, de la violence.

Cependant, le Moi Idéal ne tient pas sous sa domination toutes les parties d'un individu, sauf s'il est totalement enfermé dans un délire psychotique. En cas de prise d'otages, le

« gambit » des négociateurs tient à leur évaluation de la partie saine du Moi du preneur d'otages.

L'enregistrement des conversations de Coulibaly - le preneur d'otages de l'hypermarché casher de Vincennes - avec ses otages, est une preuve éloquente de cette situation. On l'entend converser très naturellement, presque cordialement avec eux à propos de détails matériels qui, évidemment, leur sont à la fois communs et d'intérêts opposés. Puis, soudain – parfois après avoir reçu un message dans son oreillette ? - on assiste à un sursaut d'autoritarisme visant à se faire respecter. C'est dans ces moments-là que l'idéologie réapparaît, qu'elle est professée comme un destin inéluctable que le terroriste trouve tout naturel, tant de subir que de faire partager à ces gens inconnus qu'il tient en respect à la merci de ses armes. Mais on n'a pas l'impression qu'il se figure réellement la mort qu'il projette d'infliger et de se donner.

Éternelle adolescence

Grâce aux travaux des psychanalystes qui ont pratiqué en prison (Claude Balier notamment en France) nous sommes familiarisés avec le jeu complexe d'identifications de certains meurtriers avec leurs victimes.

Mais il faut des capacités de contenance particulièrement développées pour se sentir prêt à utiliser sa capacité de rêverie en faveur de cette peur non dite, qui débouche sur une violence instrumentalisée et crée des groupes terroristes se réclamant d'une idéologie purificatrice de la planète entière...

C'est pourtant le destin qui attend nos enfants et petits-enfants, s'ils veulent survivre et aider l'humanité entière à survivre.

Même s'il s'agissait d'une phrase entendue auparavant chez un adulte, l'à-propos de la réflexion de Mitia témoigne qu'un enfant de sa génération est prêt à réfléchir selon d'autres paramètres à la reconversion des adolescents embrigadés dans les groupes djihadistes, qui traînent leur accrochage à un Moi Idéal « tigre de papier » (Mao Tsé Tong) et finissent par mourir du déni de leur peur, entraînant avec eux dans la mort tant d'innocents qui, eux, aimaient vivre.

Le livre remarquable de Jean Birnbaum *Un silence religieux* (2016) nous ouvre les yeux sur notre déni du besoin de dimension verticale chez l'être humain. Dans un débat récent sur Médiapart, la question a été reprise par lui, mais aussi par Gilles Kepel et Edwy Plenel (YouTube : Aveugles face au djihadisme ?), et il fut rappelé la phrase de l'anthropologue Jean-Pierre Vernant : l'être humain a besoin de *symboles*.

Récemment (Guignard 07.10.16), j'ai repris cette réflexion capitale pour souligner notre embarras à admettre que les valeurs françaises de *démocratie*, de *république* et de *laïcité* dans l'espace public, construisaient, elles aussi, une dimension verticale dont nous devrions assumer qu'elle constitue un symbole et une croyance, faute de quoi nous n'avons rien à défendre et nous n'avons plus qu'à capituler. Marcel Gauchet analyse la capitulation de la France en 1940 dans des termes tout à fait similaires : « Les gens avaient le sentiment qu'il n'y avait plus rien à faire ni à espérer » (Comprendre le malheur français, Stock, 2016, p. 61). Cet auteur, qui propose une étude, solide et nuancée à la fois, de l'avènement historique du néolibéralisme en France et en Europe, souligne combien le changement de paramètres politiques et sociétaux a été soudain, et se montre perplexe quant à l'avènement d'une nouvelle croyance face à l'individualisme aveugle d'aujourd'hui, aveugle parce qu'il ne reconnaît pas sa dépendance inconditionnelle à un État-Providence qu'il voudrait écarter de sa route vers le succès personnel. Cet auteur confirme aussi que la croyance est indispensable, car elle est consubstantielle à une dimension *verticale* dont l'être humain ne peut se passer – nous, psychanalystes, appelons cette dimension *l'Idéal du Moi*.

L'accession à la maturité sexuelle d'une nouvelle génération bouleverse l'ordre du monde environnant. C'est pourquoi nous ne devons pas seulement porter notre attention sur les aléas et les éventuelles difficultés que rencontre cette nouvelle génération pour s'adapter à son environnement, mais encore, et peut-être surtout, regarder et écouter ce qui change autour de nous et en nous, du fait de cette accession. Et je ne suis pas prête à croire celui ou celle qui affirmerait n'avoir jamais été impressionné, et même avoir eu peur, face à son enfant devenu adolescent...

Nous voici donc parvenus à un moment de notre réflexion où la peur change de camp, pour ainsi dire. Je parle maintenant de notre peur à nous, adultes, parents et grands-parents, face à ce regain pulsionnel qui nous a ravi nos bambins pour en faire des hommes et des femmes qui prennent le plus grand soin de ne pas nous ressembler !

Reconnaissons nos mouvements de malaise, d'hésitation, de fermeture parfois, face à ces étrangers, et comprenons aussi le désarroi qui en résulte chez eux qui, sous leur façade d'adultes exaspérés d'avoir encore des parents – professeurs, éducateurs, policiers, etc. – sur le dos, sont aux prises avec la radicale transformation de leur image de soi, avec leurs pulsions qui pulsent à tort et à travers, et avec leurs parties enfant qui voudraient tellement pouvoir blottir leur mètre quatre-vingt-dix dans les bras d'une mère ou d'un père...

Mais n'oublions pas que notre peur face à ce nouveau monde en marche doit beaucoup à notre culpabilité de n'avoir pas pu, pas su leur apporter davantage. Là encore, on

retrouve une hésitation, une timidité, voire un désarroi face aux symboles que nous pourrions – que nous aurions pu – transmettre à cette génération qui avance maintenant dans la vie avec la peur et la violence.

Lorsque nous découvrons avec horreur que certains d'entre eux sont prêts à embrasser dans le plus grand secret une idéologie porteuse de meurtre et de mort, qui se présente cyniquement comme un rempart contre la décadence et le stupre, nous ne pouvons plus reculer. C'est la dernière perche qu'ils nous tendent pour nous forcer à prendre position, à affirmer *nos* croyances, *nos* valeurs, *notre* Idéal du Moi – en un mot, *notre intériorité*.

Le film de Xavier Durringer *Ne m'abandonne pas* (2016) relate le combat déterminé et sans merci que mène la mère d'une adolescente française qui veut s'enfuir secrètement de chez elle pour rejoindre son « mari » parti en Syrie pour combattre avec Daech. Or, le seul reproche qui fuse de cette jeune fille, tout juste admise à Sciences Po, issue d'un milieu musulman modéré et cultivé – la mère est médecin, le père est ingénieur – est : « Oh ! et puis j'en ai assez de voir vos gueules de *mécréants* ! »

Ouverture

Je propose que nous ne nous arrêtons pas à l'ignominie perverse du prosélytisme auquel sont confrontés les adolescents de tous les milieux – et pas seulement ceux des « banlieues ». Je voudrais tenter de cerner un peu mieux la nature du vide que vient remplir cette forfaiture. Parce que ce vide nous concerne, nous en sommes responsables et comptables. « Nous », j'entends par là notre personne physique et morale, notre capacité de penser, de juger, d'accepter ou de refuser beaucoup de ce que notre environnement nous impose.

J'ai lu un certain nombre des ouvrages suscités par le drame que nous traversons actuellement, et je pense que, même très pertinents dans leur analyse socio-politique, les plus utiles ne sont pas ceux qui tempêtent contre les manquements de la société dans laquelle nous vivons et l'État dont nous dépendons. Je citerai tout de même la remarque extrêmement pertinente d'Yves Michaud (*Contre la bienveillance*, Stock, 2015), parce qu'elle peut orienter notre réflexion :

« La violence des faits a ceci de bon qu'elle fait revenir sur terre. Mais revenir sur terre n'est pas renoncer au rêve ni à l'utopie. Le paradoxe de notre situation est que nous n'avons plus de capacité de rêve ni d'utopie car nous n'avons plus de

vision. C'est cette capacité de vision en se projetant à partir des faits qui est à retrouver. Avec elle reviendra celle d'utopie et de rêve. »

En revanche, nous devrions contribuer à élaborer un point de vue psychanalytique, encore trop rare, pour accompagner de nos réflexions personnelles l'ouvrage remarquable de Fethi Benslama *Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman* (Seuil 2016).

L'adolescence fait partie de notre connaissance à la fois personnelle et professionnelle. Il importe donc que nous puissions utiliser l'*insight* développée dans notre auto-analyse pour tenter de comprendre comment nos taches aveugles quant au soutien que nous n'avons pas apporté à nos enfants – peut-être sous prétexte de les laisser libres de leurs choix – ont pu avoir comme après-coup le fait que, une fois devenus adolescents, ils se laissent entraîner par une idéologie dont les ficelles sont tellement grosses et la haine envieuse tellement patente.

Nous savons que l'angoisse-signal est nécessaire, mais que sa composition est aussi instable que l'est celle de la vapeur d'eau, et que nous devons être prêts, dans cette exploration, à nous confronter à des angoisses persécutrices, voire à une *angoisse sans nom*, et cela, au cœur de situations qui, pour autant, ne sont pas sans danger.

Nous savons qu'il n'est pas facile de demeurer neutres face à la violence, et qu'il n'y a qu'un pas entre pacifisme et lâcheté, entre tolérance et complaisance.

Nous savons que nous ne pouvons pas éliminer les causes de la peur, mais que nous devons posséder des qualités bien précises pour affronter cette dernière. Ces qualités ont à voir avec nos idéaux et nos croyances... et c'est là que les difficultés commencent !

Parce que la poussée de la pulsion est constante et que, par conséquent, la peur et la violence ne sont jamais loin, parce que la question du bouc émissaire est complexe, nous avons beaucoup de raisons de nous sentir très seuls dans cette approche de nos adolescents, face à notre propre conflit entre notre Moi Idéal et notre Idéal du Moi.

Nous faisons partie des générations qui ont vu vaciller un nombre considérable de certitudes, et encore davantage de croyances. Nous avons cru transformer ces dégringolades en capacité de supporter la réalité, et ce, d'autant plus que nous y avons gagné un *quantum* non négligeable de liberté personnelle.

Mais nous avons peut-être oublié quoi faire avec cette situation nouvelle dans la relation – également inédite – que nous avons durant ce même temps avec nos enfants devenus adolescents. Nous avons peut-être pensé que la liberté d'expression et le

respect de leur autonomie que nous leur témoignions suffisait à les assurer de notre amour et de notre confiance en eux. Nous avons évité de penser que nous leur communiquions également, le plus souvent implicitement, notre perplexité face au problème de nos idéaux et de ceux de la société dans laquelle nous les avons élevés. Nous avons espéré que le relâchement des liens structuraux à celle-ci, notamment ceux de la famille, ne perturberait pas trop leur développement, et qu'ils parviendraient, eux, à réussir là où nous avons échoué, à reconstruire ce que nous avons détruit ou laissé détruire, à croire en ces valeurs qui nous avaient désertées subrepticement au fil de notre existence pas toujours facile.

Et c'est là que la phrase d'Yves Michaud prend toute sa saine valeur. En effet, les faits sont violents. En effet, nos idéaux ont du plomb dans l'aile, peut-être irrémédiablement. En effet, une bonne partie de la violence de nos adolescents, nous est, consciemment ou non, adressée. Et si nous ne pouvons pas nous inventer un Idéal du Moi nouveau, du moins pouvons-nous en parler avec nos adolescents ; parler aussi de la part de Moi Idéal qu'ils ont représenté pour nous, de la complaisance que nous avons peut-être eue à cet égard, de l'embarras dans lequel nous nous sommes trouvés pour leur transmettre des valeurs qui n'emportaient plus notre conviction. Peut-être pouvons-nous chercher avec eux ce qui, dans nos propres peurs, auraient pu, et pourraient encore, nous inciter à la violence. Peut-être pouvons-nous leur dire nos désillusions, nos perplexités, notre désespoir possible, et demander leur regard nouveau sur la question des idéaux. Peut-être pourrions-nous alors retrouver, enfoui derrière un individualisme souvent trop égoïste, retrouver notre Idéal du Moi, pas mort, juste assoupi, et en parler avec nos ados, le comparer au leur, leur *parler encore et encore...* pour vaincre notre peur et la leur, et *transformer* alors notre violence et la leur, en passion pour l'avenir.

Un petit garçon de huit ans nous montre le chemin : l'avenir de l'Idéal du Moi de chaque être humain se trouve dans son *intériorité*. Allons-nous le suivre ?

Chandolin, 6 octobre 2016.

